



HAL
open science

**Le voyage asiatique de Humboldt. Les interactions
savoir-pouvoir au prisme de la fabrique géographique
moderne**

Laura Péaud

► **To cite this version:**

Laura Péaud. Le voyage asiatique de Humboldt. Les interactions savoir-pouvoir au prisme de la fabrique géographique moderne. Trajectoires - Travaux des jeunes chercheurs du CIERA, 2012, 6, 10.4000/trajectoires.941 . hal-01432032

HAL Id: hal-01432032

<https://hal.science/hal-01432032v1>

Submitted on 11 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le voyage asiatique de Humboldt.

Les interactions savoir-pouvoir au prisme de la fabrique géographique moderne.

Laura Péaud

laura.peaud@univ-lyon2.fr, Doctorante en géographie, Université Lyon 2

fr

Résumé : Depuis une quinzaine d'années, les géographes se penchent sur l'enjeu des interrelations entre savoir et pouvoir au sein de leur discipline. Dans une perspective historique et épistémologique, cet article propose d'illustrer ce questionnement à travers l'exemple du géographe et naturaliste prussien Alexandre de Humboldt. Son parcours est remarquable, autant par ses contributions à la construction de la géographie moderne que par sa proximité avec les cercles du pouvoir européen. En 1829, Humboldt réalise un voyage à travers l'empire russe, à la demande du tsar Nicolas I^{er}. Le pouvoir russe contrôle tout le déroulement de l'expédition et ne laisse pratiquement pas de latitude à Humboldt. À travers l'exemple spécifique du voyage asiatique réalisé en 1829 par Humboldt, il s'agit d'éclairer les modalités des interactions savoir-pouvoir au cœur de cette réflexion.

Mots-clés : géographie, science, pouvoir, Alexandre de Humboldt, voyage.

Zusammenfassung: Vor ungefähr zwanzig Jahre interessierten sich Geographen für die Beziehungen zwischen Wissenschaft und Herrschaft in ihrem eigenen Wissensgebiet. Am Beispiel Alexander von Humboldts untersucht dieser Artikel das Beziehungspaar Geographie und Politik aus dem Blickwinkel der Geschichte und Epistemologie der Geographie. Der Beitrag Humboldts zur Herausbildung der modernen Geographie und seine Nähe zu den europäischen politischen Kreisen sind von großer Bedeutung. 1829 unternahm er eine große Reise zum Ural und nach Sibirien in Namen und auf Befehl von Kaiser Nikolaus I. Die russische Regierung plante und kontrollierte die gesamte Expedition. Die russische Reise von 1829 ist ein wichtiges Beispiel für meine Überlegungen zum Thema der Beziehungen zwischen politischer Macht und Wissenschaft.

Stichwörter: Erdkunde, Wissenschaften, politische Herrschaft, Alexander von Humboldt, Reise.

Mots clés géographiques : Prusse, Asie, Russie.

Mots clés historiques : Lumières, moment 1800, époque moderne.

A quoi et à qui sert la géographie ?

« A quoi sert la géographie ? ». En 2010, un numéro spécial de la revue *Tracés* s'ouvrait sur ce titre un peu provocateur (Calbérac et Delage, 2010). Si ce questionnement n'étonne plus depuis longtemps les historiens ou les sociologues, il interroge et passionne depuis une quinzaine d'années seulement les géographes. Au cœur de cette réflexion, les rapports entre pouvoir et savoir se trouvent ainsi particulièrement examinés. Les relations entretenues entre le politique et la fabrique de savoirs savants constituent depuis longtemps un objet pour d'autres champs scientifiques. Les disciplines de sciences humaines trouvent notamment dans les traditions issues de la philosophie, de la sociologie et de l'histoire des sciences des outils à mobiliser. À côté notamment de l'école pragmatique américaine, deux pensées doivent être soulignées : celle de M. Weber d'une part, et celle de M. Foucault d'autre part. Ils ont tout deux posé des cadres de réflexion théoriques, largement réinvestis, permettant d'envisager l'articulation problématique du pouvoir et du savoir : le premier dans le *Savant et le politique* (Weber, 1919) et le second, entre autres, dans *Surveiller et punir* (Foucault, 1975). Dans cet ouvrage, M. Foucault pose qu'on ne peut penser de façon indépendante l'un et l'autre champ, mais qu'on ne peut, et doit, les envisager qu'en termes d'interaction réciproque :

« Il faut plutôt admettre que le pouvoir produit du savoir (et pas simplement en le favorisant parce qu'il le sert ou en l'appliquant parce qu'il est utile) ; que pouvoir et savoir s'impliquent directement ; l'un l'autre; qu'il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir. » (Foucault, 1975 : 36).

Une interaction essentielle entre les deux champs du pouvoir et du savoir est donc postulée. Ce principe d'interrelation des deux champs se manifeste-t-il et, si oui, de quelle façon en géographie ? Pourquoi en outre commencer par un détour à travers la philosophie pour éclairer les enjeux propres aux géographes ? Au même titre que les autres sciences humaines, telles que l'histoire, la géographie apparaît d'utilité publique : tandis que les historiens se placent sur l'horizon du temps, les géographes apparaissent de plus en plus comme des experts de l'espace. Mais alors que cette utilité est reconnue depuis longtemps pour l'histoire, qu'on se place du côté des historiens eux-mêmes, des politiques ou du grand public, la géographie tarde à reconnaître, accepter et affirmer sa place dans le domaine public. Si les paradigmes relativement récents de la géographie, notamment celui de l'approche spatiale, tiennent de plus en plus compte de l'insertion de la géographie dans la société, le rapport à l'action de la géographie a été assez peu travaillé (Calbérac et Delage, 2010).

Pourtant, le débat est loin d'être neuf, puisque dès les années 1960, P. George et M. Phlipponneau (géographie active/appliquée) engagent un débat sur le rôle que doivent jouer les géographes, tandis qu'en 1976 Y. Lacoste pose avec fracas la question du rapport de la géographie au pouvoir (Lacoste, 1976). Pour autant, la dimension réflexive se développe peu, alors que la sociologie et l'histoire en ont déjà fait un habitus disciplinaire. L'intérêt porté à ce type de questionnement se développe davantage dans la géographie contemporaine : le numéro de *Tracés* en symbolise et synthétise les enjeux. Il soulève en effet les questions principales auxquelles le géographe, en tant qu'agent aussi bien de la sphère du savoir que de celle du pouvoir, doit faire face. Comment les chercheurs se situent-ils face au pouvoir, et réciproquement ? Dans quelle mesure l'interaction des champs du politique et du savoir influence-t-elle la production savante ? Qui utilise ce savoir, et comment s'effectue la circulation du savoir d'un champ à l'autre ? Quelles transformations éventuelles subit-il ? Enfin, comment est-il utilisé ?

Deux dimensions complémentaires de ce questionnement apparaissent dans les travaux récents. La question des rapports entre pouvoir et savoir relève d'abord d'une exigence réflexive et de la nécessité de saisir un héritage disciplinaire à travers une démarche épistémologique. Cela introduit une dimension historique à la réflexion. Le second enjeu ressortit quant à lui d'une dimension temporelle actuelle : il interroge notre façon contemporaine de faire de la géographie, dans ses méthodes, ses outils, ses concepts et surtout ses fins. Il est d'autant plus sensible que la géographie évolue fortement dans ses rapports au pouvoir (professionnalisation du parcours des géographes, débats ponctuels sur les programmes enseignés dans le secondaire, par exemple). Ces deux volets de la réflexion actuelle sur les liens entre la géographie et le pouvoir sont intrinsèquement liés et encouragent la poursuite du questionnement des liens entre ces champs.

En mobilisant ces réflexions premières et à partir de la figure d'Alexandre de Humboldt et de son voyage asiatique en particulier, il s'agit d'éclairer la réflexion engagée par les géographes sur leur rapport au pouvoir.

I – L'exemple humboldtien : une entrée historicisée dans le champ du pouvoir-savoir

Ma démarche procède d'une historicisation du questionnement, à partir des travaux d'Alexandre de Humboldt. Humboldt se situe à un moment charnière de l'histoire de la géographie, le moment 1800 (1780-1850), qui consiste en une longue transition entre le projet universaliste et l'affirmation de disciplines définies. Cette période de changement tend à être de plus en plus questionnée par les

historiens de la géographie, qui mettent en avant le foisonnement des projets épistémologiques de cette époque (Besse, Blais et Surun, 2010 ; Laboulais-Lesage, 2004). Dans le but de cerner cette multiplicité épistémologique, ce sont les modalités de production des savoirs géographiques que j'interroge et la part qu'y prend spécifiquement le facteur politique.

La figure humboldtienne offre une porte d'entrée particulièrement heuristique dans cette problématique. Autant par l'ampleur de ses écrits et de ses contributions, que par sa position de passeur entre plusieurs champs, le parcours de Humboldt éclaire les modalités de production des savoirs géographiques modernes. Tout d'abord, sa contribution scientifique est une des plus riches du début du XIX^{ème} siècle. Humboldt se situe encore sur l'horizon de la tradition encyclopédiste et universaliste héritée des Lumières, tout en engageant, parallèlement, les savoirs géographiques dans une spécialisation et une indépendance accrue. Les deux versants de sa posture scientifique, non exclusifs mais complémentaires, trouvent leur expression et leur aboutissement dans son œuvre majeure, *Kosmos* (Humboldt, 2004). Cette position de transition entre deux moments donne à penser Humboldt comme un passeur temporel, opérant un passage progressif entre l'idéal universaliste des Lumières et la promotion d'une géographie érigée en discipline. Mais Humboldt doit encore davantage être envisagé comme un passeur entre espaces. D'un point de vue personnel comme scientifique, il partage sa vie entre les grandes institutions européennes, entre autres françaises et prussiennes. Paris et Berlin font jeu égal dans son parcours biographique et constituent les deux principaux pôles humboldtiens. À ce titre, et grâce à sa renommée scientifique, il acquiert un véritable statut de diplomate entre les deux pays. Son statut de passeur scientifique se double d'un rôle de passeur politique, qui prend de plus en plus d'ampleur au cours de sa vie. Après son retour d'Amérique en 1804, il multiplie les missions diplomatico-scientifiques pour le compte, alternativement, du pouvoir prussien, français ou encore russe. Humboldt incarne pour ces raisons la figure de l'intellectuel engagé.

Humboldt se situe à la croisée des champs du pouvoir et du savoir. Sa position interpelle, alors que lui-même exprime très tôt son exigence d'indépendance complète et de continuité de son projet scientifique, qu'il n'envisage que libéré de toute contrainte extérieure. L'extrait suivant, issu d'une lettre écrite à son ami François Arago le 20 août 1827 exprime ce besoin : « Plus je suis rapproché de la Cour et plus il me paraissait utile de prouver que ma première ambition est celle d'un homme de lettres. » (Humboldt, 1907). Comme un élan vital, Humboldt répète régulièrement, et avec force, cette nécessité que représente pour lui la stricte séparation d'avec le monde politique. Offrant un paradoxe criant avec cette exigence, sa proximité avec le pouvoir, qu'il soit prussien, français ou autre, m'a poussée à questionner la place du politique dans son projet scientifique et, plus généralement, dans la construction d'une matrice disciplinaire géographique.

Ma démarche est pour ce faire plurielle. Je m'appuie tout d'abord sur la matrice conceptuelle issue des traditions philosophique (M. Foucault, M. Weber) et sociologique (B. Latour : voir Latour, 1989) qui se sont penchées tôt sur les rapports entre savoir et pouvoir. Je n'en délaisse pas pour autant les outils que ma formation de géographe m'a apportés : autant méthodologiques que conceptuels (la notion de réseau et de système) et bien sûr graphiques (utilisation de la carte, des graphes, etc). Mon terrain se situe dans un espace particulier et encore peu parcouru par les géographes, puisque la correspondance forme mon matériau principal. Ce support textuel permet, par son étendue remarquable (environ 15000 lettres écrites par Humboldt), de mettre à jour le réseau humboldtien, inséré aussi bien dans le champ scientifique que dans le politique. L'entrée par la correspondance, relevant d'une approche externaliste, complète une vision internaliste, l'analyse du contenu proprement scientifique des ouvrages officiellement publiés par Humboldt. Un moment spécifique de la production des savoirs géographiques a également été choisi : les voyages d'exploration et de recueil de données géographiques.

Plusieurs éléments ressortent de ce travail. Dans la production humboldtienne de savoirs géographiques, le politique marque sa présence de façon permanente au fil de son parcours, les

relations avec le politique se faisant sentir de façon exacerbée lors des voyages. Ces moments révèlent une co-construction politico-scientifique des savoirs géographiques, dont les modalités varient d'après de multiples facteurs (durée, objectifs, lieu du voyage, etc.). Pour reprendre l'expression foucauldienne, un champ de « savoir-pouvoir » se met alors en place. Pour envisager les enjeux de cette co-construction, le voyage asiatique réalisé par Humboldt en 1829 offre une riche matrice de questionnements.

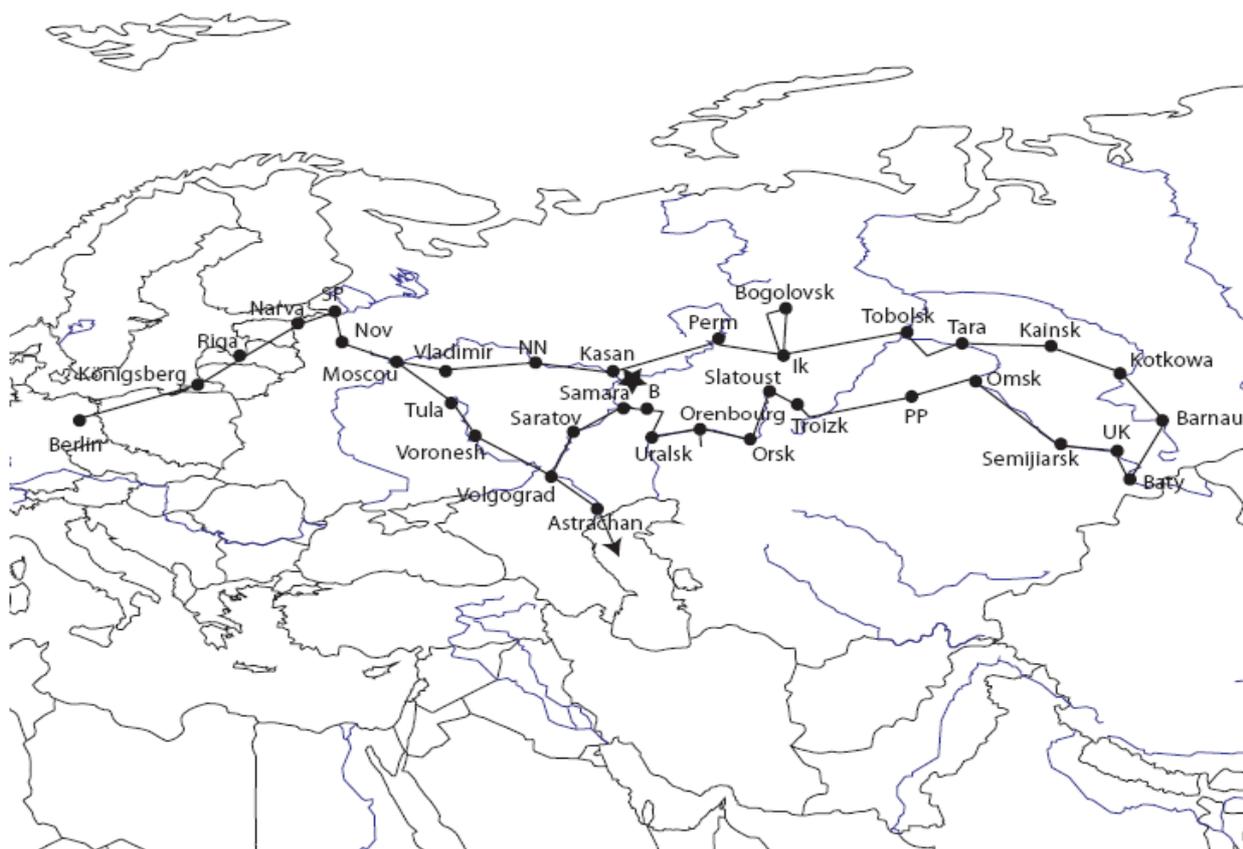
II - Le voyage de 1829, ou une pratique géographique aménagée par/avec le politique.

1) Un voyage dans le sillage du pouvoir russe.

Bien que réalisé seulement en 1829, le voyage en Asie est envisagé dès les années 1790 par Humboldt, qui le pense comme le pendant de son voyage américain (1799-1804). De façon générale, l'ensemble de ses voyages prend place dans son projet scientifique. Il faut souligner ici la continuité et la fermeté du projet géographique de Humboldt, qui dès les années 1790 conçoit un vaste programme, dans lequel le voyage asiatique trouve place. Une lettre datée du 11 juillet 1793, adressée à V. J. Sojmonov, en témoigne :

« Vous me demandez dans votre avant-dernière lettre d'un ton déterminé « si jamais il serait possible de Vous voir dans cette partie de l'Asie ? » - Voulez-Vous que je sois sincère, mon très aimable ami ? Que ne le voudriez-Vous pas. Eh bien, je ne Vous cache pas que depuis 3 ans c'était là un de mes souhaits les plus ardents. » (Humboldt, 1973).

Humboldt doit renoncer à de multiples reprises à ce projet, jusqu'à l'année 1827, où le ministre du tsar Nicolas I^{er}, Georg Cancrin, lui offre une possibilité inédite. Le gouvernement russe lui fournit un financement de 20000 roubles, ainsi que la prise en charge de ses frais de voyage. Humboldt accepte, sachant qu'une telle opportunité ne se représentera pas. Il voyage en compagnie de Gustav Rose (minéralogiste) et Christian Gottfried Ehrenberg (botaniste), de mai à décembre 1829, de Saint Pétersbourg jusqu'à la frontière chinoise (voir illustration 1).



SP	Saint-Pétersbourg	Ik	Iékatherinbourg	B	Busuluk
Nov	Novgorod	UK	Ust-Kamenogorsk	★	Ruines de Bulghar
NN	Nishni-Novgorod	PP	Petropavlovsk		

Illustration 1 : L'itinéraire du voyage asiatique de 1829 (L. Péaud, 2012)

Les conditions matérielles du voyage posent d'emblée la question de l'articulation des champs du pouvoir et du savoir. Son financement ne va pas sans contre-parties, clairement exprimées par le pouvoir russe. Bien qu'appelé de ses vœux par Humboldt, dans le but de satisfaire son projet scientifique, le voyage a pour but affirmé de fournir des informations géographiques, géologiques, minéralogiques au gouvernement russe. Dès 1827, Cancrin sollicite clairement Humboldt à propos du développement de l'industrie minière et le tsar l'entretient également de la présence de diamants en Russie. Humboldt effectue le voyage dans la posture de l'expert géographique, dont les réponses scientifiques trouvent un écho directement politique. A la fin de son périple russe, Humboldt est en mesure d'apporter les résultats escomptés. Le 24 octobre 1829, il annonce à Cancrin : « Drei Diamanten sind hinter einander gefunden ; einen habe ich selbst in Verwahrung. Ich freue mich, daß eine solche Entdeckung unter Ihrem Ministerium und zur Zeit meiner Reise gemacht worden ist und hoffe, daß man bald mehr finden wird. » (Humboldt, 2009).

Le voyage russe illustre donc, dès ses conditions de possibilités mêmes, une étroite intrication entre les attentes du pouvoir et celles du champ scientifique.

2) Une double entrée par la correspondance

La correspondance humboldtienne offre la possibilité de mesurer et d'évaluer cette intrication et d'en soulever les conséquences.

Tout d'abord, une approche en termes de volume épistolaire donne à voir le réseau humboldtien lors du voyage (Humboldt, 2009). Plus de la moitié des échanges se fait avec des membres du pouvoir russe, et surtout Cancrin. La dimension quantitative de la correspondance offre un premier indicateur et illustre le patronage complet de l'expédition par le tsar et son ministre (voir illustration 2). Les correspondants scientifiques sont quant à eux minoritaires.

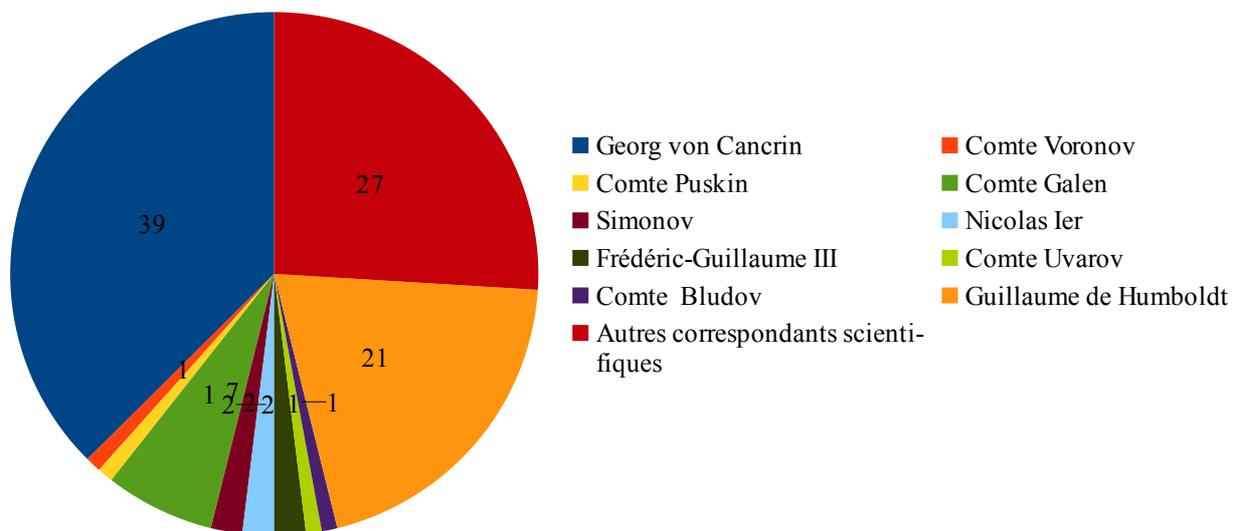


Illustration 2 : La prédominance des acteurs politiques dans la correspondance humboldtienne russe (L. Péaud, 2012)

La dimension qualitative de la correspondance, intéressant davantage son contenu et sa tonalité,

complète cette première entrée. Il est remarquable de noter que Humboldt écrit depuis la Russie sur le double mode du *on* et du *off*, traduisant un rapport au politique complexe. Du côté du *on*, il multiplie les marques renouvelées de reconnaissance et de remerciements lorsqu'il s'adresse au pouvoir russe, par exemple à Cancrin, le 9 juin 1829 :

« Überall genießen wir die Früchte Ihrer Sorgfalt und überall fühlen wir uns daher auch angeregt, Ihnen zu danken. Unsere Reise durch ein schönes, waldreiches, mit herrlicher Frühlingsvegetation geschmücktes Land ist nicht bloß angenehm, sondern auch von reicher wissenschaftlicher Ausbeute und geognostischer Hinsicht gewesen. » (Humboldt, 2009)

Du côté du *off*, il exprime son tiraillement et son mécontentement par des critiques, à propos de la perte de temps occasionnée lors du voyage par les obligations mondaines et politiques qui lui incombent. Ces remarques interviennent le plus souvent dans les lettres privées, à ses amis et surtout à son frère. A Guillaume, son frère, il écrit le 14 mai 1829 : « Cette éternelle représentation (dure nécessité de ma position et de la noble hospitalité du pays) devient bien fatigante ». Et encore, le 27 mai :

« Partout les premières visites des Gouverneurs, des personnes décorées qui (d'après des ordres émanés d'en haut) demandent du matin au soir ce que l'on ordonne. Cet excès de politesse, tout en facilitant le voyage, ôte aussi (je ne te le dis que tout-bas) le bonheur d'être un peu à soi et à la nature. Mais cela appartient à une position qu'on ne saurait changer. » (Humboldt, 2009)

Le déroulement même du voyage russe met en jeu deux postures concomitantes du géographes, et qu'O. Ette qualifie de « schizophrénie humboldtienne » : celle qui refoule un désir d'indépendance, à dessein d'atteindre et d'étendre l'horizon de la vérité scientifique côtoie celle de l'obligé du pouvoir russe (Ette, 2007).

3) Une restriction du champ géographique humboldtien

Les travaux géographiques de Humboldt montrent une continuité de directions remarquable, en dépit des obstacles géopolitiques ou financiers qu'il doit subir. Rarement, le champ du politique entrave ses projets, si ce n'est de façon ponctuelle ou dans l'ordre pratique. Il en va cependant tout autrement pour ce qui concerne le voyage russe.

Tout d'abord, il se fait sous surveillance complète, puisque la seule latitude dont Humboldt dispose se trouve dans la présence de ses compagnons de voyage. En dehors de cette faible marge, Humboldt n'a aucun choix, en matière d'itinéraires ou de personnes rencontrées. Cette limitation entraîne en termes de pratique géographique une réduction du champ à explorer, d'autant plus accentuée qu'elle s'accompagne de consignes strictes de la part du gouvernement. La contrainte ne s'exprime donc pas seulement en termes temporels ou matériels, mais aussi et surtout en termes épistémologiques.

Les questions minières orientent très fortement le champ de recherches, ce qui a comme première conséquence de centrer le voyage sur un objet bien spécifique et donc de le restreindre. En outre, Nicolas I^{er} et Cancrin lui demandent explicitement de ne pas s'intéresser dans ses travaux au volet humain et social de l'Empire russe. Les questions du servage et des conditions de vie des classes inférieures sont spécialement prohibées. Humboldt y consent, le rappelant sans détour dans une lettre à Cancrin du 5 juillet 1829 :

« Es versteht sich von selbst daß wir uns beide nur auf die todte Natur beschränken und alles vermeiden was sich auf Menschen Einrichtungen, Verhältnisse der untern Volks-Classen bezieht : was Fremde, der Sprache ankundige, darüber in die Welt bringen, ist immer gewagt, unrichtig und bei einer so complicirten Maschine, als die Verhältnisse und einmal erworbenen Rechte der höhern Stände und die Pflichten der untern darbieten, aufreizend ohne auf irgend eine Weise zu nützen. » (Humboldt, 2009)

Cette exigence le soumet à une très forte obligation de réserve, qu'il intègre parfaitement comme une condition *sine qua non* s'il veut réaliser jusqu'au bout son voyage. O. Ette analyse les conditions du voyage russe comme une sérieuse entrave à la science humboldtienne (2007). On retrouve ici, et résonnant de façon atemporelle la question de la schizophrénie du scientifique par rapport au politique.

4) Les enjeux de la publication

Les enjeux épistémologiques transparaissent lors de la parution de *Asie Centrale*, en 1843, l'ouvrage issu de l'expédition. La confrontation de deux extraits suivants souligne le prix que paye Humboldt, en choisissant de restreindre ses objectifs en Russie dans l'espoir de pouvoir mener à bien son projet géographique global. Humboldt dédicace son ouvrage au tsar Nicolas I^{er}, dans les termes suivants, pleinement écrits sur le mode *on* :

« C'est pour moi un devoir sacré et doux à remplir que de déposer ici le tribut de ma vive et respectueuse reconnaissance. L'expédition, dont Votre Majesté Impériale a daigné me confier la direction, a offert un caractère particulier, celui qui distingue au plus haut degré notre époque, le libre développement des facultés intellectuelles. Votre Majesté Impériale n'a voulu rien prescrire sur les régions que j'aurais à visiter. » (Humboldt, 1843).

La dernière phrase contraste avec la lettre écrite à Cancrin en 1829, et signe parfaitement l'ambiguïté de la position à laquelle Humboldt se soumet.

À son ami Schumacher, le 22 mai 1843, il commente l'écriture de cette même dédicace en des termes complètement autres, cette fois-ci sur le mode *off* :

« Es hat mir viel gekostet, die 3 Bände meiner « Asie Centrale » dem Russischen Kaiser zu dediciren. Es musste geschehen, da die Expedition auf seine Kosten geschehen war. Mein Verhältnis zu dem Monarchen ist mannichfaltig seit 1829 zerrütet wegen meiner politischen Sendungen nach Paris. Die Dedication, mit Arago selbst verabredet und durchgesprochen, ist meiner würdig und geschickt. Der Kaiser hat mir sein Portrait geschickt : es würde mich gereizt haben, wäre gar keine oder eine kältliche Antwort (avec économie de chaleur, à température philosophique) erfolgt. » (Humboldt, 1979).

Le coût de l'expédition réside dans son bornage scientifique et épistémologique, dans la limitation de ses thématiques, objets et ambitions. A ce titre, le voyage russe de 1829 constitue un point d'acmé de l'incrustation du champ politique dans le champ scientifique humboldtien. L'intérêt de l'approche par la correspondance réside dans la révélation explicite du hiatus des relations. On voit alors apparaître les tensions qui peuvent habiter le géographe, partagé entre un désir d'indépendance et une réalité de dépendance vis-à-vis du politique.

Passeur ou *Mittler* ?

Le voyage de 1829 montre en quoi Humboldt n'est pas seulement un passeur entre le champ du pouvoir et celui du savoir : sa posture relève bien plus encore du *Mittler*. Toujours à la fois dans les deux champs, sa production de savoirs géographiques relève d'un constant équilibre, d'une négociation. Cette tension ou équilibre dynamique se manifeste à plusieurs niveaux. Que ce soit en amont du voyage, dans la dimension idéale de son projet scientifique, dans le moment même du voyage ou en aval, dans la production et la publication de résultats scientifiques, Humboldt ne peut jamais se départir de la présence, voire de l'influence plus ou moins marquée du politique. L'exemple humboldtien révèle alors qu'il n'existe pas un géographe, dont l'identité serait fixée et stable une fois pour toutes, mais plusieurs postures successives, qui ajustent une fabrique savante au contexte politique. Plus qu'un passeur entre champ scientifique et champ politique, Humboldt négocie sans cesse les modalités de leur relation. Il est *Mittler*, dans le sens où, quoi qu'il désire,

c'est-à-dire atteindre l'horizon de la vérité sans condition, il est de fait engagé dans les deux sphères et engagé pleinement dans l'action, en tant que sa production de savoirs savants en fait aussi un agent politique.

L'exemple humboldtien ne vaut pas seulement pour lui-même, mais il doit résonner dans l'actualité géographique contemporaine. Sa position en équilibre perpétuellement renouvelé indique que les horizons de l'action et de la vérité interfèrent sans cesse, créant comme Foucault le disait, un champ de savoir-pouvoir. Par effet de miroir, cela interroge nos pratiques contemporaines, nos propres interactions avec le pouvoir et les façons de les négocier, ainsi que leur retentissement sur la production contemporaine de savoirs géographiques.

Bibliographie :

Besse, Jean-Marc, Blais, Hélène et Surun, Isabelle (dir.) (2010) : *Naissances de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formations des savoirs de l'espace*. Lyon (ENS Éditions).

Calbérac, Yann et Delage Aurélie (dir.) (2010) : « A quoi sert la géographie ? L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés », *Tracés. Revue de Sciences Humaines* : « Volume hors-série : A quoi servent les sciences humaines ? II ».

Ette, Ottmar (2007) : « Amerika in Asien. Alexander von Humboldts Asie Centrale und die russisch-siberische Forschungsreise im transarealen Kontext », *Humboldt im Netz*, VIII-14, p. 16-40.

Foucault, Michel (1975) : *Surveiller et punir*, Paris (Gallimard, collection Tel).

Humboldt, Alexander von (2009) : *Briefe aus Russland 1829*. Berlin (Akademie Verlag GmbH).

Humboldt, Alexander von (2004) : *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*. Première édition 1845. Frankfurt am Main (Eichborn Verlag).

Humboldt, Alexander von (1979) : *Briefwechsel zwischen Alexander von Humboldt und Heinrich Christian Schumacher*. Berlin (Akademie Verlag).

Humboldt, Alexander von (1973) : *Die Jugendbriefe Alexander von Humboldts*. Berlin (Akademie Verlag).

Humboldt, Alexander von (1907) : *Correspondance d'Alexandre de Humboldt avec François Arago*. Paris (E.T. Hamy).

Humboldt, Alexander von (1843) : *Asie centrale : recherches sur les chaînes de montagne et la climatologie comparée*. Paris (Gide).

Laboulais-Lesage, Isabelle (dir.) (2004) : *Comblent les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVI^e-XX^e siècle)*. Strasbourg (Presses Universitaires de Strasbourg).

Lacoste, Yves (1976) : *La géographie ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris (François Maspéro).

Latour, Bruno (1989) : *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris (La Découverte/Poche).

Weber, Max (2002) : *Le savant et le politique*. Première édition 1919. Paris (Bibliothèques 10/18).